ANTONIN ARTAUD

# Poèmes

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR

Antonin Artaud, *Autoportrait décembre 1948,*
Musée national d'Art moderne, Paris, France.

Antonin Artaud (1896-1948), théoricien du théâtre, essayiste,
écrivain et poète français, dans le rôle de Gringalet,
du film *Le Juif errant,* de Luitz-Morat.

# PREMIERS POÈMES
# 1913-1923

## LE NAVIRE MYSTIQUE

Il se sera perdu le navire archaïque
Aux mers où baigneront mes rêves éperdus ;
Et ses immenses mâts se seront confondus
Dans les brouillards d'un ciel de bible et de cantique.

Un air jouera, mais non d'antique bucolique,
Mystérieusement parmi les arbres nus ;
Et le navire saint n'aura jamais vendu
La très rare denrée aux pays exotiques.

Il ne sait pas les feux des havres de la terre.
Il ne connaît que Dieu et sans fin solitaire
Il sépare les flots glorieux de l'infini.

Le bout de son beaupré plonge dans le mystère.
Aux pointes de ses mâts tremble toutes les nuits
L'argent mystique et pur de l'étoile polaire.

(1913)

## SUR UN POÈTE MORT

Son âme de poète hélas était partie
Dans les sons musicaux et gothiques d'un soir
Et merveilleusement parmi les haubans noirs
Le soleil inclinait sa carène jaunie.

Alors j'étais venu dans ma mélancolie
De cet homme divin voir la dépouille et voir
La Beauté où se forme ainsi qu'un reposoir
La Sublime Pensée éclatante et fleurie.

Les orgues de la mer faisaient un bruit de foule,
Les cordages râlaient avec un bruit de houle
Parmi les flammes d'or des cierges qui pleuraient.

Et des voix s'élevaient du velours et de l'or
Du grand vaisseau que des processions décoraient
Aux sons très doux soufflant aux flûtes de la mort.

(1914)

## EN SONGE

Au fond des jardins de nos songes
Plus beaux que les plus beaux rêves de nos génies,
Saisis par de mystérieuses harmonies
Éclateront en nous des rêves de génie
Et des poèmes de mensonge
Dont nous écouterons les strophes infinies
En songe.
Et les vents courberont les arbres jusqu'à terre,
Des arbres plus fastueux que le couchant,
Ayant des fruits de pourpre et d'or, de diamant
Aux reflets alléchants,
Avec les yeux des émeraudes de mystère
Jetant des flammes de mystère...
Et les vents tordront les arbres et nos corps
Arracheront aux bois leurs musiques intimes,
Et nos voix lanceront des musiques sublimes
Aux porches des forêts fauves des hautes cimes
Aux fleuves d'or.
Afin de mieux saisir l'âme de nos domaines,
L'âme de nuit de décadence et de couchant,
La grande âme de ténèbres et de génie
Nous prendrons le chemin du sentier bleu qui mène
Droit au couchant

Rayonnant de magnificence et d'harmonie
Ainsi qu'une rosace au cœur du temple immense.
Et là nous entendrons l'immortelle cadence
Des lignes et des corps rythmés
Et des gothiques balustrades parfumées
De la douceur des corps aimés
Par les hommes aux grandes âmes de cadence,
Par les poètes parfumés.

Eno (1915).

## SOIR

Les fleuves roses passaient sous les grandes étoiles
Quand toutes les colombes vermeilles du jour
N'avaient pas déserté les balustres du jour
Où des femmes tendent leurs cheveux comme des voiles...

Les libellules d'or avaient chu dans les blés,
Les moissonneurs fauchaient leurs ailes comme des épis,
Les moissonneurs de l'ombre et de la rose nuit
Aux cœurs chantants comme des violons étoilés.

C'était un soir fleuri de colombes mystiques,
Se posant et rêvant sur les urnes du cœur,
Comme les colombes d'or des sacrifices eucharistiques
Sur les ciboires du Seigneur.

C'était un soir favorisé des vents berceurs
D'août religieux où chante la cigale ;
C'était un soir antique où l'âme de Dieu croule,
Roule dans les frissons des feuillages bleuis.

(1915)

*à Génica Atanasiou*

Dans la verte vallée où règnent les bons anges
Jadis un beau palais, un rayonnant palais
S'élevait
Le Roi Pensée avait ses assises étranges
Dans ce palais.
Et la terre n'offrit jamais à ses bons anges
Pour y déployer leur vol
Un plus merveilleux palais.

Il était couronné de flammes, il était,
Il était tout illuminé.
Or ceci se passait dans l'au-delà des temps.
Et chaque fois qu'un vent venait mouvoir ses plantes
Venait virevolter sur ses pierres brillantes
Un arôme montait qui défiait le temps.

Si vous étiez passés, voyageurs attardés
Ô passants égarés des routes de la fable
Vous eussiez à travers les vitres ineffables
Vu des âmes au son d'un luth se démener
Dans un ordre parfait
Autour du trône où se tenait
Dans sa pose fantomatique
Le Maître, le Porphyrogénète, le Roi
Majestueusement, du Palais fantastique.

Mais un jour s'éploya le vol des noirs esprits
Ils passèrent comme une vague de ténèbres
Sur le palais. Hélas la tempête funèbre
N'a plus laissé sur son passage qu'un long cri
De désespoir, et le saccage de la gloire
Du Monarque prestigieux dont la mémoire
N'est plus que le rêve d'un rêve

Et passant, à travers le palais déserté,
Vous verriez, à travers les fenêtres mourantes
De vastes ombres sans but se démener
Dans l'atroce concert de musiques stridentes
Tandis qu'un peuple fou vers les portes rué
Déferle pour l'éternité et se démène,
Et rit, – mais ne peut plus sourire.

## GÉOGRAPHIE DE SOMMEIL

Lorsqu'on cargua les Baléares, au détriment
Des draps marins tendus sur les vergues précoces,
Il fallait balayer la carte de l'Écosse
Et les typhons pressés dans les verres changeants.
Mais les soudards qui trafiquaient sur les naufrages
Des nègres chavirés dans les flots de rotin,
Ayant dilapidé les plumages éteints
Qu'avaient cardés les vents des cavernes sauvages
Les ont restitués au terme du voyage
Pour un peu de charpie aux langes du destin.

(mai 1920)

## PREMIÈRE NEIGE

Vois toute douce, toute belle, toute pâle
Le jour qui vient mourir sur les mystères blancs ;
Et le silence bruit doucement dans la salle
Dans l'occulte magie du soir agonisant.

Nous nous sentons heureux de savoir que les choses
Boivent ainsi que nous ce lambeau de clarté
Et s'enfuient avec nous vers les nuages roses...
Et le jour sur la vitre est devenu violet ;

Dans la douceur du soir se lamentent les branches
Parfois dans les chemins agonise un oiseau ;
Et voici que le ciel prend une couleur d'eau...
Ma sœur c'est notre amour qui neige dans les branches.

## HARMONIES DU SOIR

### UN SOIR MORTEL À L'ÂME OÙ CHANTE LE REBEC

Les bois sacerdotaux chamarraient l'horizon
Où les lampes du soir allumaient leurs yeux rouges ;
Au rideau des forêts où mille branches bougent
Peignaient leurs cheveux roux d'étranges visions.

Une femme parut de sardoine et d'opale
Décorant son manteau pourpre comme le ciel ;
Ses yeux brillaient dans l'or bleui des cheveux pâles
Sacerdotales fleurs aux feux surnaturels.

Un rebec cajoleur aux doigts des mains divines
Si doucement pleurait que les rois des bois noirs
Appelaient par delà les célestes collines
Les reines accoudées aux balustres du soir.

Un vent plus fort tordit les crinières des bois
Éveillant les orgues des profondeurs sonores
Et la voix se perdit comme efface l'aurore
Dans les voiles du jour les bagues de ses doigts.

### LES ARBRES DE LA MER LUI CREVÈRENT LES FLANCS

Entendais-tu ces nefs glissant sur les eaux mortes
Sous les nuages roux d'héliotropes soirs

Lorsque les flottes d'or comme un vol de cohortes
Tendaient vers le soleil les voiles de l'espoir ?

Sentais-tu pas alors partir ton âme forte
Et lente disparaître un soir un tendre soir
Dans l'azur incertain d'invisibles miroirs
Jonché de lilas noirs et de corolles mortes ?

Et lorsque le couchant allumait dans ton cœur
L'apothéose pourpre et or d'un palais morne
Aux bleus vitraux sertis de perles et de fleurs,

Sentais-tu pas que c'était Lui qui dominait,
Vaisseau lamé d'argent doublant la Grande Borne,
Vers le ciel de lauriers, Royal Efféminé.

Dans les soirs fantastiques aux parfums de légende
L'immense hérissement des cathédrales d'or
Dresse ses bois bruyants dans les désertes landes.

Les transparents vitraux où se peignent encor
Les lambeaux fugitifs d'un jour décoloré
Laissent monter en eux du fond des voûtes sombres
Le rayonnement bleu des mystiques beautés.

La cendre de la nuit lentement s'amoncelle
Autour des noirs portails d'où sort l'encens sacré,
Et dans l'ombre des chœurs les veilleuses ruissellent.

La plaine s'est noircie de la nuit qui s'avance,
Les arbres qui fixaient ses solennels contours
Sommeillent maintenant dans l'angoissant silence.

Les grottes amassées se moirent de cristaux
Que percent les beauprés de leurs pointes ardentes ;
Et les voiles jetées entre-choquent des plantes
Qui se mirent dans les reflets des belles eaux.

Les carènes chargées d'échos raillent les flots
Avec des voix voilées aux barbes des cavernes.
Les vagues entrecroisent leurs glaces ; les coraux
Recouvrent peu à peu les ventres des carènes.

Un lent susurrement s'éveille dans les chaînes.
Les coraux parlent dans les flancs des vaisseaux morts ;
Une musique froide se fige dans leurs veines,
Et la lumière éveille un autre bruit encor.

## PENDULE

Je ne suis pas un moissonneur, quoi qu'on en dise.
J'assieds sur mes genoux la lune, ma promise
Et l'heure du berger sonne dans quelque coin
Derrière le paravent peint de la colline,
Sous les palmes verdies du ciel désert. J'incline
À penser que c'est pour sans doute mieux doser
La lente instillation du vin noirci du doute
Aux sentiers infinis des cieux entrecroisés
Que dans l'eau du silence cette pierre est jetée,
Cette pierre de son dans l'attente et le doute.

## LA BOUTEILLE ET LE VERRE

La lave verte de l'absinthe a submergé
Le beau soir suspendu dans l'air avec ses rames
Et fait monter dans la bouteille aux lames calmes
Les étoiles d'un jour interne et plus léger.

Dans les glaces du bar où la lune a neigé
S'écoule la fontaine de la place publique,
Où tournent frénétiquement les mécaniques
D'autos fuyant avec des yeux diamantés.

Et je m'attache, dans l'eau verte de l'absinthe,
À suivre éperdument par l'hiver alléché
Et la neige de leurs beaux corps aux fleurs éteintes
Des femmes que l'amour a métamorphosées.

## VERLAINE BOIT

Il y aura toujours des grues au coin des rues,
Coquillages perdus sur les grèves stellaires
Du soir bleu qui n'est pas d'ici ni de la terre,
Où roulent des cabs aux élytres éperdues.

Et roulent moins que dans ma tête confondue
La pierre verte de l'absinthe au fond du verre,
Où je bois la perdition et les tonnerres
À venir du Seigneur pour calciner mon âme nue.

Ah ! qu'ils tournent tous les fuseaux mêlés des rues
Et filent l'entrelacs des hommes et des femmes,
Ainsi qu'une araignée qui tisserait sa trame
Avec les filaments des âmes reconnues.

## MYSTAGOGIE

La coquille brillante a rassemblé l'onyx
Du paysage mort avec ses vieux feuillages ;
Alors tombent les larges gouttes de l'orage

Qui retentit dans les cavernes de la nuit.

Mais le tressaillement des pierres altérées
Ramène en soi l'argent gelé des landes claires ;
Et chaque pierre se compose en un tonnerre
Dont la force se fait latente et transmuée.

Et le gouffre des sons qui livrent leur cristal
Au lent déchirement de l'écorce des pierres
Dépouille cette écorce et rentre dans la terre
Avec un bruit filé comme un cheveu d'émail.

## MADRIGAUX

### FLORENT FELS

Quand l'Évêque mourut, le Diable apparut,
Un vieux diable qui fréquentait les bordels minces,
Où les accordéons évoquent des provinces
Dont la couleur s'étale aux almanachs perdus.

Ce bon diable-là, dites, l'avez-vous vu
Comme un bonze qui s'est dévêtu de la Chine,
Et puis a consumé sa vieille pacotille
Dans les braises du calumet de l'absolu.

### GEORGES GABORY

Endymion soufflant la corne de corail
Dont chaque son révèle une antique asphodèle,
S'attarde à préparer dans la forêt du mal
L'air qui rendra toutes les filles criminelles.

## ROBERT MORTIER

Une maison et puis une maison – toute blanche
Avec une route rose en terre battue ;
Le tourbillonnement du soleil dévêtu,
Et des collines, loin, dont la soie s'effiloche.

Suivant l'inclinaison de l'astre qui descend,
Une colline, et loin, un vieux clocher pointu,
Un vieux clocher, là-bas, tout nu et tout tordu
Et la marguerite – espoir dans les doigts d'un passant.

## MARGUERITE JAMOIS

Comme un lis dans le cœur du cloître désolé
Autour duquel ramage un antique silence,
Vous vous bercez, ô sœur, au silence qui pense
Dans le silence qu'ici-bas vous répandez.

## SIMONE DULAC

Ô princesse escortée de mille négrillons
Tes parures sont des pierres talismaniques
Mais ton cœur débordant de grâces prolifiques
Nous consume d'autres rayons.

## GÉNICA ATANASIOU

La merveilleuse nuit pépiante d'étoiles
Qui nous contemple du centre de l'Empyrée
N'égale pas pour nous ton visage de lait

Ni les lunaires fleurs de tes yeux de topaze.

## CHARLES DULLIN

Dans le mortel jardin que la foudre a frappé
Vous êtes ce figuier qui marmonne à voix basse,
Ce noir figuier brûlé qui marmonne et ressasse
Un vieux tourment venu des âges oubliés.

Vous êtes ce figuier que la foudre a mangé,
À la face marquée des griffes du tonnerre,
Ô vieux figuier sorcier qui ravagez la terre
Avec le soc de vos racines émasculées.

## BAR MARIN

*à Roland Tual*

L'heure où le nautonier cogne sur son bâtard,
Font rougeoyer leur pipe au seuil du petit bar
Des matelots perdus dans un rêve de brume.
Les boulangers vont enfourner des pains de lune,
Et moi, sous la rosée qui tombe de la hune,
Du grand plafond farci de cloportes je hume
Toute une cargaison d'étoiles en retard.
Et celui de Gaspard,
Gaspard s'est installé au fond du coquillage,
A pris le dernier train, dormi jusqu'au matin,
Et tout le port a circulé entre ses mains.
La reine qui voulait me sauver du naufrage,
Avait ses deux oreilles où chante un coquillage,
Que le brick canonna quand il faisait matin.

## AQUARIUM

Dans une eau colorée en bleu que les cytises
D'un jour d'or teignent d'un doux métal miraculeux,
Un grand vaisseau dresse ses mâts vertigineux
Que l'abîme d'en haut reçoit ; le jour attise
Ce qui reste de jour. Le ciel est las
De colorer et de pâlir les falbalas
Que le vaisseau porte accrochés à sa mâture
Et d'imprégner les eaux amères de teintures
Arrachées à la fleur du jour qui s'exila,
Ce qui rend les eaux malades et le jour froid
Et trouble, et fait apparaître ainsi qu'un songe
Le grand navire éperdument qui se prolonge
Dans les vagues amoncelées de haut en bas.

## LE BAR

Il y aura encor de petits bars canaille
Avec des viandes d'Extrême-Orient
Pour abriter ce nouvel an.

De petits bars avec des marins légendaires
Dont les pipes consumeront d'anciens poisons
Des bars légers avec les fumées qui les gonflent
De petits bars évanouis dans l'aube claire.

Des bars où tourne le soleil et son train
Dans la laque rougie et profonde des verres ;
Des bars aux tables animées, aux vitres mortes
Où ne trempera pas le nez des facultés.

Car il y a d'autres poisons pour corroder
L'Arbre Vivant de nos fibres près d'éclore,

Il y a des vins violents comme des catastrophes
Que n'ont pas sécrétés les vignes d'ici-bas.

Salut ô bar qui nous délivres des poisons
Des misères et des douleurs et des alarmes
En nous jetant dans la nudité de nos âmes
Sur des grèves où les tourments n'arrivent pas.

Un silence te garde et nous protège, un froid
Silence où ne s'égare pas la médecine,
Un silence qui nous guérit dans la morphine
Sans ordonnances, ni décrets.

## LE POÈME DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE

Je suis le saint, je suis celui qui fut
Un homme, très petit parmi les autres hommes ;
Et j'ai seulement quelques pensées qui me couronnent
Et s'exhalent de moi avec un son confus.

Je suis cet éternel absent de soi-même
Marchant toujours auprès de son propre chemin.
Et mes âmes un jour s'en allèrent, demain
Je me réveillerai dans une ville ancienne.

Je vous le dis, je suis l'errant qui suis venu
Pour vous offrir l'image d'un humble exemple.
C'est ainsi que je me quittai un vieux dimanche
Suivant le vol évangélique des angélus.

Et voici que j'advins au cercle des esprits,
Ils dévalaient un cirque de petites collines ;
Et les herbes psalmodiaient toutes en sourdine
Au pied des ânes porteurs d'esprits qui me sourient.

Je n'ai plus honte de ma robe ni de mes mains
Qui m'appartiennent et vous appartiennent, mes frères ;
Et ce jour-là je me déliai de la terre
Et des ondes passaient dans mon corps cristallin.

Autour de moi s'étend une ville d'agrès
Dont les remparts sont comme l'eau des mers immenses,
Et voici que je retrouvai ce qui commence
Et le mot qui finit, et la terre d'après.

Je n'ai qu'un visage de cire et je suis orphelin
Et cependant là où je vais il vient des Anges
Qui me découvrent le chemin du Père étrange
Dont le cœur est plus doux qu'un cœur de père humain.

Recherchez-moi, je viens du royaume de paix,
De cette paix qui pénètre même les pierres,
Et j'ai pitié de cette incessante poussière
D'os humains retournant à la terre brûlée.

Je suis celui qui peut dissoudre l'épouvante
D'être un homme et de s'en aller parmi les morts
Car mon corps n'est-il pas la merveilleuse cendre
Dont la terre est la voix par où parle la mort.

## ALLÉGORIE

Je rêve un soir aux calices chargés d'oiseaux
Où la myrrhe brûlant au sein des vasques bleues
Étincelle comme un rubis ; et les cheveux
Roses du vent s'emmêlent à la chevelure des roseaux.

Au fond des vieux palais incrustés de pierreries
Les oiseaux ont planté leur bec. Et leurs plumages
D'argent se moirent des reflets des magiques feuillages

D'un soir d'automne plein de colombes enfuies.

Et des oiseaux vivants rêvent sur les jets d'eau
Ils rêvent aux vaisseaux des nuages qui passent
Et trouvent sur les flots empourprés de l'espace
Des habits plus beaux que leurs plumages triomphaux.

Et ces oiseaux ont de violettes chamarrures
Et quand ils chantent au sein des feuillages enchantés
Un cri s'exhale en la royale immensité
Avec un son plus éclatant que leur parure.

Et des femmes lourdes de pourpre et de passion
Les seins lourds des oiseaux d'or vert qui les agrafent
S'attardent longuement aux gothiques terrasses
Rêvant aux Chevaux d'or qui mangent l'horizon.

Et les oiseaux royaux pleurent au fond du soir
Plus doucement qu'au sein des vasques désolées
Les jets d'eau soupiraient leurs âmes en allées
Mystérieusement aux étoiles du soir.

## MARÉE

Palpitante marée, marée pleine de corps,
D'os murmurant, de sang, de poussières d'écailles,
De lumières broyées, de coquilles d'étoiles,
Sainte marée qui rassembles les corps.

Marée profonde, astres tournants,
Écume, chair, miroirs où vont les anges,
Fumées, fumées aux volutes étranges
Où passent les miroirs des horizons errants.

Marée magique, marée douce,
Marée qui penses, marée d'entre le ciel,
Angélique marée, marée essentielle,
Marée grondante, marée sage,
Qui nous rends le saint et le mage,

Marée sourde, marée qui déranges le ciel,
Marée couvante, marée grosse d'orages,
Ô poussière de mages, marée pétrie d'anges,
Marée d'esprit, marée tissus de chair,

Marée faite comme un nuage
Qui s'éclaire par en dessous,
Monde, sphère, astre, lumière,
Grains de poussière, diamants,
Marée puissante, marée large,
Marée comme un nuage rond
Qui rassembles les horizons,

Replace parmi nous la dispersion des corps,
Marée vivante, ô toi que la cendre ineffable
Des mondes écoulés traverse de ses fables,
Fourmillante de mondes sans cesse renaissants

Repétris avec tes mains de sables friables,
Traverse-nous avec tes crinières de sang.

(août 1922.)

## SILENCE

Sur les pierres gelées de la place rythmique
Où le silence auguste étale son palais

Insidieusement la lune se complaît
Aux échos abolis d'un orchestre magique.

Comme un ventre agité par l'amour il frémit
L'orchestre inexprimable. Il arrache des anges
À chaque souffle étrange que les ombres dégagent
Et la lumière le traverse et le remplit.

Il n'est pas seul, il a son chien toujours assis
Ce vieillard qui me remémore un vieux silence
Tandis qu'un petit orgue emplit la place immense
D'une lune trempée aux fleuves interdits.

(4 septembre 1922)

## LOGIQUE SECRÈTE

Ville, ville, ville de feux
Ville qui sécrètes le bruit
Ô libérée qui nous délivres
Ô captieuse, délavée
Ô innommée si renommée.
Des archanges heurtent aux vitres
Des chevaux crèvent les nuages
Des carrosses versent aux cieux
La nuit la nuit la nuit la nuit.
C'est comme une buée délivrée
Comme l'haleine d'une pierre
Ô cortège purifié.
Aux quatre vents des bruits qui soufflent
Au carrefour des quatre cieux
Se condense la ville de feux
La ville rêvée et nécessaire
Dont les orgues sèment la terre
D'une poussière de tonnerres
Que récupère l'infini.

Avec la poussière des vitres
Avec des atomes de pierres
Ô toile d'araignée des cieux
Se compose la ville créée
La ville ville de pierres molles.
Sur les confins d'une souffrance
Aux marges d'un chagrin muet
S'installe le château secret
Où la cendre du cœur s'épanche.

(22 septembre 1922)

## JARDIN NOIR

Or elles ont éclos des terres de la mort
Ces fleurs qu'un long effort de songes a versées
Avec la cendre et l'immatérielle fumée
D'un parterre d'iris nocturnes effeuillés
Un après un comme les heures des ténèbres
En des raz de terrible et suprême saison
Aux eaux noires. Les lents diamants de l'heure
Lumineux ont resplendi, étrange
Illumination du soleil chaviré.
Les lis ont dissipé l'accumulation sombre
Du beau jardin sur qui déferle la marée
Et le métal figé de vos saintes colonnes
Ô tiges a vibré. Voici la nuit qui donne
L'universelle clef de ses portes de corne
Aux émanations des âmes délivrées.

## JARDIN NOIR

Roulez fleuves du ciel dans nos pétales noirs.
Les ombres ont comblé la terre qui nous porte.
Ouvrez nos routes au charroi de vos étoiles.

Éclairez-nous, escortez-nous de vos cohortes,
Argentines légions, dans la route mortelle
Que nous entreprenons au centre de la nuit.
Ainsi le jardin parle au bord de la marée.
Et le métal figé de vos saintes colonnes
Ô tiges a vibré. Voici la nuit qui donne
L'universelle clef de ses portes de corne
Aux émanations des âmes délivrées.

## SQUARE

Le square élargissait son sable aux véneries
Pleines de cieux tournants et d'occultes musiques
Lac calme où les petits enfants venaient jouer.
Et des fourmis ramaient. Des tornades, forêts
Délivrées d'être unies aux plages des tropiques
Soufflaient leur cendre en flamme à la terre blanchie.
Par places il pleuvait. Des nuages bruissaient
Avec leurs flancs chargés de tempêtes atroces,
Et le verre du jour de vase s'emplissait.
La nuit prenait l'espace de l'une à l'autre pierre.
Dans les canaux du ciel s'endormait la lumière.
Un après un les grains du jour devenaient roses
Et dans les paumes d'anges la lune reposait.

## LA MARÉE

Dans le prolongement sans fin de la marée
Nous entendrons sous les voilures qui se gonflent
Les violes des cieux qui remplissent les ombres
De la palpitation des astres dilatés.

Le vent soufflant dans la caverne en diamant

Où vire le cristal de l'arbre-aux-madrépores
Fera tourner au seuil délavé de nos pores
L'émail inespéré d'un autre firmament.

Ici je veux planter une plume vivante.
Qu'elle inscrive sur vos visages scintillants,
Mirages de la mer, le signe qui vous rende
La liberté dans les pacages de mon sang.

## MARINE

Dans le port attardé s'endorment les vaisseaux,
L'odeur du jour mourant glisse le long des voiles
Et l'on voit se creuser des espaces nouveaux
Dans le saphir des cieux où se bercent les toiles.

La mer muette et sombre agite des émaux
Dont le miroitement traverse le silence.
Et la ville à travers les voiles se balance
Avec le mouvement engourdi des oiseaux.

Un bercement confus anime les cordages
Parmi l'acide bruit d'un vague harmonica.
Et dans l'odeur des vins étrangers qu'on versa
Le port entier s'endort dans un vaste mirage.

***

Je ne vous aime pas, mais vous viendrez quand même ;
Les arbres secoueront leurs feuilles sur nos cœurs
Et nous élèverons vers les frondaisons blêmes
Le désabusement de nos vieilles candeurs.

Quelque chose d'un vent qui est le Vent-du-Monde
Résonnera dans les branchages vespéraux ;

Or la grotte des cieux ranimera ses ondes
Sous l'éparpillement des feuilles de coraux.

Il réglera leur danse avec des doigts calmés,
L'invisible sorcier qui trouble l'atmosphère ;
L'odeur du soir montera de la terre,
Vous m'aimerez, je croirai vous aimer.

La sidérale nuit disposera ses flammes
Autour de l'orbe éteint où s'effeuillent les jours,
Ainsi, nous éteindrons dans la grotte de l'âme
Le dévorant brasier de vivre sans amour.

## SOIR

Voici l'heure où l'on voit les saules s'incliner.
L'eau de la nuit les prend dans ses vagues profondes ;
Voici sonner la cloche à l'église des mondes
Comme des angélus qu'on entendrait neiger.

Des vaisseaux sur la mer tendent leurs voiles roses,
La rosace s'effeuille à l'ombre du clocher,
Et l'on voit dans les cieux lointains se disperser
Les pétales errants de la céleste rose.

La vieille âme du soir qui se penche sur nous
Avec l'apaisement des palmes et des rames
Délivre enfin nos âmes
Avec ses anges doux.

## HORRIPILATION

C'était comme si l'irrémédiable s'était accompli
L'horreur était à son comble

En même temps que le désespoir
Et la navrance.
Et cela s'étendait
À toute la vie de mon âme dans l'avenir.
Dieu alors s'était fait introuvable.
Il y avait un point noir
Où avait conflué ma destinée.
Et elle demeurait là
Figée
Jusqu'à ce que les temps
Se soient résorbés dans l'absolu.

## MANGUE

Dans un soir d'or sous les tropiques
Où la mer s'évanouissait
Un navire aux flancs surchauffés
Roulait au cœur d'une musique.

Cette musique vient de loin
Qui nous lave le cœur de l'âme
À la crête de chaque lame
Où plonge le navire ancien.

Au X degré de latitude
Latitude est, sud ou nord,
Nous croisâmes un galion vide
Voiles pourpres et toutes dehors.

Presse ô musique tes fruits
Liquoreux pleins de veines ardentes
Presse, presse musique lente
Les fruits macérés dans le bruit.

# QUAND VIENT L'HEURE DU CRÉPUSCULE

*a m. i. c. G. A.*

Sur la place noire de gens
Le clocher se mélancolise,
Voici venir de vers l'église
Le vol des vieux corbeaux latents,
Tourne le soir, pleurent les gens
Sur la place aux carreaux ardents.

Le vol des vieux corbeaux latents
Vers les pourpres nuées s'enchaîne,
Tourne, tourne, les vieux chagrins
Sur la place mènent bon train.

Un lent chagrin s'idéalise
Dans les neiges du firmament.

Le ciel d'améthyste vivant
Pleure ses astres,
L'explosion des vieux désastres
Pèse sur les cœurs anciens,
Voici le soir charmant qui vient.

Douces écluses dénouez-vous,
Écluses des larmes :
Voici passer l'Ange
Et le ciel qui s'en vient vers nous.

Dans la ville de stalactites
Où les portes sont des lapis,
Voici s'accorder les épis
Dans des granges de lazulite,
Épis d'hommes, granges de ciel
Qui font ce murmure réel.

# TRIC TRAC DU CIEL

*Orgues tournants, petits orgues, anges*
*Encres, laques, incroyable mélange*
*D'acidités, de suavités,*
*Va-t'en, mon livre, aux membres serrés,*
*Où la moelle d'esprit s'inscrit, départagée*
*En anges, en laques, en encres, en mélanges*
*Ô cauchemar lucide, souffrance élucidée*

## ORGUE ALLEMAND

L'orgue allemand excite le singe
Sur la place aux pavés étroits
Et la foire qui les assiège
Comme une bannière se déploie

La vieille foire borde le ciel
Aux marges de la ville en pointe
Et l'orgue explose à chaque seconde
Avec le bruit des orgues du ciel

Une valse mouvementée
Embrase la ville de toile
Dans le ventre de l'orgue il passe
On ne sait pas quelle fusée

Ô secrète, spécieuse
Ville d'écailles, ville de toile
La musique que tu reçois
Et qui te grise, tu la creuses

Tu l'agites, sans l'absorber
Ô musique, coupante musique
Avec tes marbres harmoniques
Qui écrasent le ciel gelé

## NEIGE

Obsession de la neige, perle,
Ramage pierre feux décor
Moelle de sureau blanc, cire vierge
Et sperme enfin qui ferme le cercle

Plaines d'esprit carrosses de feux
Vitres de chair route des âmes
Ventres de braises seins de flammes
Époux de vierges barbe de Dieu

Rires apprêts, naïvetés
Flammes gelées, détachement
Restitution nivellement
Inexprimable pureté

Tourbillons d'âmes atomes blancs
Nous revoici un paysage
Argents brûlants âmes de mages
Astres volés Esprits volants

Soupirs cuisants lèvres voraces
Délicieux embrasement
Lis épurés neige des ans

Et cette roue qui tourne en extase

## PRIÈRE

Ah donne-nous des crânes de braises
Des crânes brûlés aux foudres du ciel
Des crânes lucides, des crânes réels
Et traversés de ta présence

Fais-nous naître aux cieux du dedans
Criblés de gouffres en averses
Et qu'un vertige nous traverse
Avec un ongle incandescent

Rassasie-nous nous avons faim
De commotions inter-sidérales
Ah verse-nous des laves astrales
À la place de notre sang

Détache-nous. Divise-nous
Avec tes mains de braises coupantes
Ouvre-nous ces routes brûlantes
Où l'on meurt plus loin que la mort

Fais vaciller notre cerveau
Au sein de sa propre science
Et ravis-nous l'intelligence
Aux griffes d'un typhon nouveau

## AMOUR

Et l'amour ? Il faut nous laver
De cette crasse héréditaire
Où notre vermine stellaire

Continue à se prélasser

L'orgue, l'orgue qui moud le vent
Le ressac de la mer furieuse
Sont comme la mélodie creuse
De ce rêve déconcertant

D'Elle, de nous, ou de cette âme
Que nous assîmes au banquet
Dites-nous quel est le trompé
Ô Insþirateur des infâmes

Celle qui couche dans mon lit
Et partage l'air de ma chambre
Peut jouer aux dés sur la table
Le ciel même de mon esþrit

## LA TRAPPE

La trappe, la trappe roule le ciel
Frère porcher tu t'extravases
Tes cochons en état de grâce
Se révèlent emmanuels

Un esþrit souffle sur les bouses
Un vent venu on ne sait d'où
Où se transfigurent les choux
Du petit jardin sans pelouses

Au travers des palais terreux
De leur humilité plénière
Les moines couchent leurs poussières
Ils sont vils, ils sont lumineux

L'ordure enferme le secret

De la membrane planétaire
Où se ramasse la matière
De leurs rêves outrepassés

Voici venir l'hyper-espace
Le béquillard sanctifié
La ribaude en état de grâce
Et la veuve au ventre gelé

## ROMANCE

La musique sort des fenêtres
Dissolvez-vous moelles de nos os
La ville entière se renverse
Dans un spasme délicieux

Dans la ville noire le bruit
Que font quelles orgues obscures
À coups de manivelle dure
Gagne, gagne à chaque cahot

Ah la ville en a plein les os
De cette liqueur sans pareille
Qui l'inonde par les oreilles
Et la perce de ses cristaux

Un silence réside au fond
De la mélodie enivrante
Que toute la ville en attente
Puise au cœur de l'orgue profond

Et l'attente se réitère
Dans l'espace de chaque ressaut
Que la manivelle au cœur faux
Imprime à la musique claire

Quelle Arabie ou quelle Afrique
Tient le refrain que nous cherchons
Brise les glaces de nos fronts
Ô musique, blessante musique

## L'ORGUE ET LE VITRIOL

La minute est bonne pour l'orgue
Que les vents sèment dans la nuit
L'orgue emplit la petite place
De son givre qui s'ossifie

Toi petite ville canaille
Mets des femmes à tous les balcons
Cette manne qui monte des pierres
Est meilleure que tes frissons

J'invite à des agapes noires
Où gicle l'âcre vin des bruits
Le rôdeur que poursuit la nuit
Et l'adolescent sans mémoire

Et celui qui cherche ses phrases
Dans les dédales de son rêve
Et celui qui cherche sa mère
Qui repose à côté de lui

Ville de sperme et de scapulaires
Ville aux lits croisés dans le ciel
J'invite au festin sexuel
Jusqu'aux anges de tes églises

Amer au goût ce soir, jaloux
De quelle obscure poufiasse
Caverneux, noir, chargé de crasses
Flottant entre la lune et nous

Fielleuse lune sur la mer
Elle était la lune maussade
Comme la pensée d'un malade
Sur l'essence de l'univers

Dans l'obscurité fabuleuse
Où cette lune était montée
La placidité de l'été
Tendait ses ramures fumeuses

## BILBOQUET

Il n'y a pas assez de revues, ou si l'on veut toutes les revues sont inutiles. Nous paraissons parce que nous croyons répondre à quelque chose. Nous sommes *réels*. Ceci au besoin nous dispense d'être nécessaires. Il devrait y avoir au- tant de revues qu'il y a *d'états d'esprit* valables. Le nombre des papiers imprimés serait alors réduit à très peu, mais ce très peu donnerait le précis et la somme de ce qui doit être pensé, ou de ce qui vaut d'être publié.

Toutes les revues sont les esclaves d'une *manière de*

*penser,* et, par le fait, elles méprisent la pensée. Elles ont toutes ce grave défaut d'être rédigées par plusieurs hommes. Elles s'imaginent ainsi refléter un état de l'opinion, elles n'en sont que le pot-pourri. Car il n'y a pas d'état de l'opinion, il y a des opinions diverses qui valent plus ou moins d'être formulées. Mais l'humanité est inguérissable, on n'empêchera jamais les hommes d'être certains de leur pensée et méfiants de celle d'autrui ; que si quelqu'un qui a une opinion juste veut lui donner un public il ne lui reste que de fonder une revue. Nous avons une opinion qui vaut la peine d'être exprimée. Des contingences extérieures au fait de bien ou de mal penser empêchent les revues d'accueillir cette opinion dans sa nudité absolue. Il n'y a pas de revue libre, toutes les re- vues ont plus ou moins un canon. Nous choisissons donc le seul moyen d'être nous-même et de l'être totalement.

Nous paraîtrons quand nous aurons quelque chose à dire. Quand nous croirons avoir une vue intéressante sur une fausse manière de penser, ou qu'un fait esthétique ou moral nous semblera susceptible d'être discuté. Cette revue sera donc une revue *personnelle,* intéressante en tant que la chose d'un seul, mais nous accueillerons à titre d'invités les artistes et écrivains dont les productions nous paraîtront s'accorder avec notre état d'esprit, l'illustrer, ou s'y rapporter d'une manière quelconque.

Eno Dailor.

## EXTASE

Argentin brasier, braise creusée
Avec la musique de son intime force
Braise évidée, délivrée, écorce

Occupée à livrer ses mondes.

Recherche épuisante du moi
Pénétration qui se dépasse
Ah ! joindre le bûcher de glace
Avec l'esprit qui le pensa.

La vieille poursuite insondable
En jouissance s'extravase
Sensualités sensibles, extase
Aux cristaux chantants véritables.

Ô musique d'encre, musique
Musique des charbons enterrés
Douce, pesante qui nous délivre
Avec ses phosphores secrets.

## FÊTE NOCTURNE

Cette fête lie les étangs
Au fulgurant charroi des astres
Avec ses cornes d'abondance
Où roulent nos pensers brillants.

Quelque part entre terre et ciel
Elle vide ces déchets d'âmes
Que d'aucuns dans la nuit en flammes
Prennent pour des cygnes volants

Et nous paternes assistants
De la transfusion de nos moelles
Voyons fondre aussi les étoiles
De nos rêves exhilarants.

Nous écrivons rarement sur le plan de l'automatisme qui préside à l'accomplissement de nos pensées.

L'art suprême est de rendre, par le truchement d'une rhétorique bien appliquée, à l'expression de notre pensée, la roideur et la vérité de ses stratifications initiales, ainsi que dans le langage parlé. Et l'art est de ramener cette rhétorique au point de cristallisation nécessaire pour ne faire plus qu'un avec de certaines manières d'être, réelles, du sentiment et de la pensée. – En un mot le seul écrivain durable est celui qui aura su faire se comporter cette rhétorique comme si elle était déjà de la pensée, et non le geste de la pensée. Et Jean Paulhan qui dans *le Pont traversé* fixa de certaines manières de notre pensée de se comporter par rapport aux rêves, révéla telles stratifications de la pensée humaine avec infiniment plus de tact, de bonheur et de certitude que Maeterlinck telles contingences de l'âme, – par une plus grande soumission au sujet, et par l'exacte élucidation de ce sujet.

## RIMBAUD & LES MODERNES

Faits nouveaux de pensées, branle, animation de rapports, – rapports non pas de sentiments, de l'intérieur d'un sentiment à l'intérieur d'un autre sentiment, mais de l'extérieur d'un sentiment, de

la place, du rang, de *l'importance* d'un sentiment avec *l'importance* d'un autre sentiment, de la valeur extérieure, figurative d'une pensée par rapport à une autre pensée, – et de ses réactions par rapport à elles, de leur admission en lui, de ses plis, de ses pentes, – voilà l'apport de Rimbaud.

Rimbaud nous a enseigné une nouvelle manière d'être, de nous tenir au milieu des choses.

Pillé par les modernes uniquement dans ses plis, dans ses pentes, dans le jeu des rapports inventés par lui et non pas même dans la nature des choses agitées, – que lui-même d'ailleurs n'agite que du dehors (en sentant extérieurement ce dehors), et s'il creuse c'est pour retirer encore d'autres dehors ; le suc intérieur des phénomènes lui demeura toujours inconnu, – et les modernes n'ont même pas retenu ces phénomènes mais des façons de l'agiter. N'est-ce pas, Raval, Fierens, et les autres suiveurs. Un autre esprit est à l'origine de certains tics du style contemporain, bientôt aussi démodé que toutes les affectations du décadentisme, c'est le Mallarmé de *Divagations*.

Le premier, par son souci de rendre à chaque mot sa totale contenance de sens, il classa ses mots comme des valeurs existant en dehors de la pensée qui les conditionne, et opéra ces étranges renversements de syntaxe où chaque syllabe semble s'objectiver et devenir prépondérante. Mais Mallarmé était difficile en face de sa pensée, là où Paul Fierens n'est difficile que pour ceux qui le lisent, et avec un sujet de l'être insignifiant. Je m'empresse de dire que Paul Fierens compose de petits poèmes parfaits, et qui m'apparaissent comme d'heureuses élucidations de la pensée contemporaine. Je n'en veux qu'à ses comptes rendus.

## UN PEINTRE MENTAL

Dans le genre fœtus Paul Klee (allemand) organise quelques intéressantes visions.

J'aime assez quelques-uns de ses cauchemars, ses synthèses mentales conçues comme des architectures (ou ses architectures au caractère mental), et quelques synthèses cosmiques où toute l'objectivité secrète des choses est rendue sensible, plus que dans les synthèses de Georges Grosz. Considérées en même temps, la différence profonde de leur inspiration apparaît. Georges Grosz crible le monde et le ramène à sa vision ; en Paul Klee les choses du monde s'organisent, – et il n'a plus l'air que d'écrire sous leur dictée. Organisation de visions, de formes, et aussi fixation, stabilisation de pensées, inductions et déductions d'images, avec la conclusion qui en découle, et aussi organisation d'images, recherche du sens sous-jacent de certaines images, clarifications de visions de l'esprit, tel m'apparaît cet art. La sécheresse, la netteté de Grosz éclatent devant ces visions organisées, auxquelles demeure leur aspect de visions, leur caractère de chose mentale.

François Mauriac vient de terminer dans la *nrf* la publication d'un roman d'une haute envergure morale, et, s'il est vrai que la morale est à la base de l'être entier, et juge non seulement la qualité, mais encore la substance et le poids de nos sentiments, d'une haute classe littéraire. Je crois que François Mauriac ne se sera vraiment trouvé qu'à partir du *Fleuve de feu*. Car c'est le premier livre où il aura réussi à opérer autour de trois ou quatre figures centrales, et suffisamment représentatives, le rassemblement de ses forces sensibles, de sa haute impressionnabilité.

Le catholicisme est la pierre angulaire de son talent. Il alimente et approfondit la matière de ses sensations, que le goût du péché pimente. La préoccupation du péché, cette espèce d'angle moral sous lequel Mauriac nous force à considérer chacun des gestes de ses personnages, confère à ces personnages, et au déploiement de l'atmosphère où ils se meuvent, un haut sens humain qui creuse et sensibilise leurs actions. En face de leurs moindres élans, l'idée du péché agit par rapport à nous, lecteurs, à la façon d'un réactif. On peut mettre le *Fleuve de feu* à côté d'*Aimée,* de Jacques Rivière. Il y a entre ces deux livres toute la distance qui sépare une opération chirurgicale des épanchements du confessionnal. Jacques Rivière semble travailler sur une espèce de matière morte dont chacun des états serait à tout jamais déterminé. François Mauriac ne renonce rien de la vie, de cette espèce d'attraction sensible que possèdent nos gestes, les plus abjectes impulsions de notre âme, quand on veut bien les considérer sur le plan des principes supérieurs qui les conditionnent.

## MUSICIEN

Voici que s'embrase ton masque
Musicien aux veines cireuses
Allume les bobèches creuses
Avec tes notes en fusion.

La foudre partage les ventres
Des vaisseaux nouveaux que tu lances
Construis-nous un petit enfer
Avec tes firmaments en antres.

Les astres que tu dilapides
Les métaux précieux que tu crées
Composent le temple rapide
De nos sentiments familiers.

Mais voici la plus belle église
Qui ouvre ses canaux profonds
Belle église cent fois décrite
Où n'habitent que des démons.

## BARAQUE

L'orgue n'avait pas d'accoucheuse
Mais la baraque crépitait
Et ma mère était la logeuse
Où je m'enfournai tout entier.

Des colombes de feu léger
Dardaient leurs flammes floconneuses
Sur la poitrine captieuse
Où le rêve me ligotait.

Mais plus tard la mariée creva

La membrane de toile claire
Où l'étroite tente solaire
Emprisonne tous nos ébats.

## NIVEAU

La littérature des modernes ne dépasse pas le niveau de ce que peut donner une certaine intelligence alliée à une heureuse culture. Il est même piquant de voir à quel point une certaine faculté d'assimilation jointe à cette espèce de rouerie, de précocité propre aux âges pourris, peut tenir lieu de talent. L'aigu désir d'avoir du talent, et l'approfondissement par leur intelligence propre de ce que renferme l'idée de talent, confère à messieurs Raval, Fierens, Crémieux, Morand, une existence littéraire de contrebande. En matière de style, notre époque possède un seul inventeur : Jean Giraudoux. Les autres ne sont que piraterie, surimpression, mimétisme. Ces autres, une élégance identique les marque, une même uniforme bonne tenue, un même air d'être à la page, et de savoir de quoi il retourne. Ce qui fait le poète c'est, à la fois, la nouveauté (mais une nouveauté authentique, dense, spontanée), et la substance de l'image, l'échelle du sentiment, le courant souterrain, – car le sentiment a certainement une échelle dont le degré marque la beauté. Il serait faux de croire que l'exaltation (je ne dis pas la qualité du sentiment, mais la classe, le rang, mais son ampleur) ne puisse avoir des degrés.

## LE PETIT ROMANCIER

J'ai rarement lu un roman aussi cyniquement niais que celui de Raymond Radiguet. Toute l'habile singerie de l'homme s'y trouve collectée. C'est comme une maturité en raccourci. Cette jeunesse dont il se targue, comme monsieur Radiguet s'il le pouvait la jetterait par-dessus bord ! Elle est pourtant son unique charme. Raymond Radiguet excelle à utiliser ce petit filet de talent que la nature lui a donné. Avec une précocité remarquable il a appris à isoler son talent de tout ce qui n'était pas lui. Il a su digérer deux cents volumes, et que ces volumes lui profitassent, sans le moins du monde l'incommoder. Mais tout de même la matière est trop mince. Ses sentiments sont bien d'un garçon de dix-sept ans, et monsieur Radiguet n'est tout de même pas si habile que sa sécheresse ne paraisse boursouflée. Les sentences sérieuses qui tombent de sa plume sont toujours gentiment ridicules. Monsieur Radiguet a beau faire il ne masquera pas le lymphatisme de sa pensée, qui provient de son extrême jeunesse, ce défaut de densité, de substance à quoi supplée Rimbaud par une certaine pression intérieure que tout le monde ne peut pas posséder, et on ne remplace pas, n'est-ce pas, l'expérience.

Cette faculté de ne rien dire de ce qui ne doit pas être dit supplée en une certaine manière chez monsieur Radiguet au talent pur. Elle lui permet de trouver quelques images vraies qui font le relief de son texte. Les pages sur la capture de la folle sont comme la première ébauche d'un certain genre de littérature directe où la matière même de la pensée semble se dénuder.

Ce roman donc ne fera double emploi avec aucun autre. Il est par certains côtés un document.

Or Radiguet se mêle de critique théâtrale. La désinvolture avec laquelle ce gamin juge parfois des gens et un genre qui le dépassent révèle en un autre sens l'enflure de son caractère, sa ridicule vanité.

## À PROPOS D'UNE POLÉMIQUE
## COCTEAU & ALFRED POIZAT

Notre sensibilité travaillée par trop de secousses n'est plus capable de s'émouvoir par convenance devant un certain hiératisme d'aspect, voire de substance ; ce qui la touche c'est, plutôt que la nature, la caste d'un sentiment, sa densité intérieure, sa force, son jaillissement. Nous ne croyons plus à autre chose. La grandeur pour la grandeur n'est pas pour nous la grandeur, mais la pression interne des choses, leur indiscutabilité. C'est je crois dans ce sens que Cocteau a repris *Antigone*. Il est remonté aux sources, mais aux sources psychologiques, humaines, non aux sources littéraires, – et aussi aux sources mythologiques, dans le drame *réel* qu'elles évoquent. Il a voulu nous donner un équivalent actuel de la substance du vieux drame et que nous puissions y croire à nouveau. Quant à Poizat et à son *Électre,* la platitude de sa poésie, le bousillage et la guimauve foraine des mises en scène dont il se satisfait, prouvent la triste conception qu'il se fait de la tragédie.

# POÈMES
# 1924-1935

## BOUTIQUE DE L'ÂME

Pouces divins, secourez-moi
Pour sculpter ces fronts qui reculent,
Ces oreilles tendues de métal,
Ces joues que des roses boursouflent,
Et ces bouches qui se recousent
Sous l'attouchement de mes doigts.

La boutique valse et grandit,
Étonnant jeu de massacre.

« Les cheveux luisants et tout gras
Couvrent d'une herbe noire et lourde
La rougeur de l'oreille sourde
Et les cous de graisses bardés.

« Insaisissable solidité :
Flux et reflux, disparaissez,
Disparaissez, fantoches de l'âme,
Avec vos crânes de rochers.

« Tendez, immuables sourcils,
L'indulgence de vos ramures
Sur la pierre tenace et dure
Des visages que j'ai surpris. »

Soyez rochers, soyez la phrase
Qui tremble à la bouche d'un homme
Qui trébuche dans sa pensée.

## SILENCE

Belle place aux pierres gelées
Dont la lune s'est emparée

Le silence sec et secret
Y recompose son palais
Or l'orchestre qui paît ses notes
Sur les berges de ton lait blanc
Capte les pierres et le silence.

C'est comme un ventre que l'amour
Ébranle dans ses fondements
Cette musique sans accent
Dont nul vent ne perce l'aimant
La lumière trempe au milieu
De l'orchestre dont chaque tour
Perd un ange, avance le jour.

Rien qu'un chien auprès du vieillard
Ils auscultent l'orgue en cadence
Tous les deux. Bel orgue grinçant
Tu donnes la lune à des gens
Qui s'imaginent ne devoir
Leurs mirages qu'à leur science.

## L'ARBRE

Cet arbre et son frémissement
forêt sombre d'appels,
de cris,
mange le cœur obscur de la nuit.

Vinaigre et lait, le ciel, la mer, la masse épaisse du firmament, tout conspire à ce tremblement,
qui gîte au cœur épais de l'ombre.

Un cœur qui crève, un astre dur
qui se dédouble et fuse au ciel,
le ciel limpide qui se fend à l'appel du soleil sonnant,
font le même bruit, font le même bruit,
que la nuit et l'arbre au centre du vent.

## LA RUE

La rue sexuelle s'anime
le long des faces mal venues,
les cafés pépiant de crimes
déracinent les avenues.

Des mains de sexe brûlent les poches
et les ventres bouent par-dessous ;
toutes les pensées s'entrechoquent,
et les têtes moins que les trous.

## LA NUIT OPÈRE

Dans les outres des draps gonflés
où la nuit entière respire,
le poète sent ses cheveux
grandir et se multiplier.

Sur tous les comptoirs de la terre
montent des verres déracinés,
le poète sent sa pensée
et son sexe l'abandonner.

Car ici la vie est en cause
et le ventre de la pensée ;
les bouteilles heurtent les crânes
de l'aérienne assemblée.

Le Verbe pousse du sommeil
comme une fleur ou comme un verre
plein de formes et de fumées.

Le verre et le ventre se heurtent,
la vie est claire
dans les crânes vitrifiés.

L'aréopage ardent des poètes
s'assemble autour du tapis vert,
le vide tourne.

La vie traverse la pensée
du poète aux cheveux épais.

Dans la rue rien qu'une fenêtre,
les cartes battent ;
dans la fenêtre la femme au sexe
met son ventre en délibéré.

## VITRES DE SON

Vitres de son où virent les astres,
verres où cuisent les cerveaux,
le ciel fourmillant d'impudeurs
dévore la nudité des astres.

Un lait bizarre et véhément
fourmille au fond du firmament ;
un escargot monte et dérange
la placidité des nuages.

Délices et rages, le ciel entier
lance sur nous comme un nuage
un tourbillon d'ailes sauvages torrentielles d'obscénités.

## NUIT

Les zincs passent dans les égouts,
la pluie remonte dans la lune ;
dans l'avenue une fenêtre
nous découvre une femme nue.

Dans les outres des draps gonflés
où la nuit entière respire,
le poète sent ses cheveux
grandir et se multiplier.

La face obtuse des plafonds
contemple les corps allongés
entre le ciel et les pavés,
la vie est un repas profond.

Poète, ce qui te travaille
n'a rien à voir avec la lune ;
la pluie est fraîche,
le ventre est bon.

Vois comme montent les verres
sur tous les comptoirs de la terre
la vie est vide,
la tête est loin.

Quelque part un poète pense.
Nous n'avons pas besoin de lune,
la tête est grande,
le monde est plein.

Dans chaque chambre

le monde tremble,
la vie accouche quelque chose
qui remonte vers les plafonds.

Un jeu de cartes flotte dans l'air
autour des verres ;
fumée des vins, fumées des vers,
et des pipes de la soirée.

Dans l'angle oblique des plafonds
de toutes les chambres qui tremblent
s'amassent les fumées marines
des rêves mal échafaudés.

Car ici la vie est en cause
et le ventre de la pensée ;
les bouteilles heurtent les crânes
de l'aérienne assemblée.

Le Verbe pousse du sommeil
comme une fleur, ou comme un verre
plein de formes et de fumées.

Le verre et le ventre se heurtent ;
la vie est claire
dans les crânes vitrifiés.

L'aréopage ardent des poètes
s'assemble autour du tapis vert,
le vide tourne.

La vie traverse la pensée
du poète aux cheveux épais.
Dans la rue rien qu'une fenêtre ;
les cartes battent,
dans la fenêtre la femme au sexe met son ventre en délibéré.

## L'AMOUR SANS TRÊVE

Ce triangle d'eau qui a soif
cette route sans écriture
Madame, et le signe de vos mâtures
sur cette mer où je me noie

Les messages de vos cheveux
le coup de fusil de vos lèvres
cet orage qui m'enlève
dans le sillage de vos yeux

Cette ombre enfin, sur le rivage
où la vie fait trêve, et le vent,
et l'horrible piétinement
de la foule sur mon passage.

Quand je lève les yeux vers vous
on dirait que le monde tremble,
et les feux de l'amour ressemblent
aux caresses de votre époux.

## LA MOMIE ATTACHÉE

Tâtonne à la porte, l'œil mort
et retourné sur ce cadavre,
ce cadavre écorché que lave
l'affreux silence de ton corps.

L'or qui monte, le véhément
silence jeté sur ton corps
et l'arbre que tu portes encore et ce mort qui marche en avant.

– Vois comme tournent les fuseaux
dans les fibres du cœur écarlate,
ce grand cœur où le ciel éclate
pendant que l'or t'immerge les os –

C'est le dur paysage de fond
qui se révèle pendant que tu marches
et l'éternité te dépasse
car tu ne peux passer le pont.

## INVOCATION À LA MOMIE

Ces narines d'os et de peau
par où commencent les ténèbres
de l'absolu, et la peinture de ces lèvres
que tu fermes comme un rideau

Et cet or que te glisse en rêve
la vie qui te dépouille d'os
et les fleurs de ce regard faux
par où tu rejoins la lumière

Momie, et ces mains de fuseaux
pour te retourner les entrailles,
ces mains où l'ombre épouvantable
prend la figure d'un oiseau

Tout cela dont s'orne la mort
comme d'un rite aléatoire,
ce papotage d'ombres, et l'or
où nagent tes entrailles noires

C'est par là que je te rejoins, par la route calcinée des veines,
et ton or est comme ma peine
le pire et le plus sûr témoin

## POUR LISE

Je veux faire rugir sous ta bague violette
Un Être dont les cris feront flamber ta tête de poète ;

Je veux faire briller dans ton immense bague Blanche,
Qui fait de ta main une eau dormante,
Un regard enfin prisonnier
Et qui se donne enfin
Comme une âme marine offerte aux feux premiers
D'un soleil engourdi dans les glaces polaires.

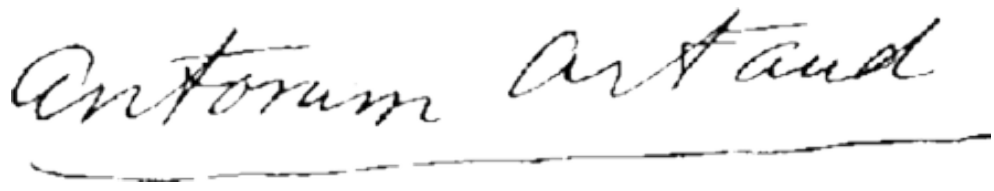
Enfin pour mieux marquer dans ces jours de colère
L'apaisement venu de tes cils clandestins,
Je veux faire tomber la rosée du matin
Dans ce trou d'améthyste où murmure sans fin
Un poète enivré par ton âme lunaire.

Les reines d'aujourd'hui ne font plus de jardins en étages
Où puissent s'élever la science et la rage
De nos cœurs lentement possédés ;

Mais comme un roi des jours anciens
Porte comme un calendrier
Son corps barbare et tatoué,
Ainsi de ta tête à tes pieds

Avec tes yeux, tes colliers, tes bagues
Tu fais tourbillonner des mirages
Capables de tuer notre faim.

25 août 1935



*Poèmes,*
d'Antonin Artaud (1896-1948),
rassemble la plus grande partie
de l'œuvre poétique de l'auteur.

ISBN : 978-2-89816-329-6
© Vertiges éditeur, 2021
– 1330 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2021

Lecturiels
www.lecturiels.org